

ENCORE LA CLASSE DE SARTRE ET DE RAYMOND ARON

Les souvenirs de notre camarade Roger BERLAND (Bull.78 de nov. 1980) m'ont ramené cinquante ans en arrière !

Je suis arrivé au Fort de St-Cyr le 24 octobre 1929, nous avons donc fréquenté au même moment les mêmes chambrées, cours et salles de cours sous la houlette paternelle et l'expression grandiloquente de l'Adjudant BOUBET - prononcez "BOUBETTE" - de trois sergents dits "du service général", et d'un capitaine, personnage mystérieux, tout puissant, presque mythique, qu'on apercevait parfois, le matin, traversant la première cour pour aller d'un pas rapide s'enfermer dans son bureau. Il n'en ressortait que pour fuir ces lieux sinistres, surtout en ce début d'hiver.

J'eus le rare bonheur de le saluer, pelle à la main, un matin que j'occupais à conduire le cheval Francoys immortalisé par mon ami Raymond GID, et attelé pour la circonstance au chariot-poubelle.

Que de souvenirs plus ou moins réjouissants réveillent ces lointaines

Effectivement on le connaissait peu à St-Cyr. Four ma part je n'en conserve pas de souvenir précis. D'autres personnages m'intéressaient sans doute davantage. Je possède deux photographies de groupe sur lesquelles figure sans doute Roger BERLAND.

Raymond ARON était notre maître ès-nuages, et non ès-anémomètre. Le jour de l'examen final, je le vis se contorsionner derrière l'examineur pour m'ôter d'un doute où m'avait plongé la photographie d'une série de cumulus qui se dissimulaient sournoisement derrière l'apparence benoîte d'un banc d'alto-cumulus.

ARON est le seul joueur de bridge que j'ai connu, ne classant jamais ses treize cartes. Comme, stupéfait, je lui demandais son secret, il me répondit - impérial comme toujours: "Que t'importe la place d'un dix ou d'un valet dans ton jeu puisque, lorsque les annonces sont terminées tu connais les cartes des trois autres joueurs!" Malheureusement et malgré cette évidence, je n'ai jamais réussi à connaître avec certitude les cartes des trois autres joueurs!

Homme plein de charme, d'une intelligence lumineuse, je ne l'ai entendu qu'une fois faire une réflexion désagréable à l'encontre de l'un de nos camarades. Il pouvait être terrible.

A noter que ces parties de bridge se déroulaient dans une triste cantine chocolat, parfaitement imbuvable.

Le 25 Février 1930 je fus nommé au poste de Tours où SARTRE, arrivé quelques jours avant moi, et un postier originaire du Sud-Ouest, en place depuis plusieurs mois, exerçaient leurs talents sous l'autorité bienveillante d'un civil, M. de FRU, Chef de Poste, et avec la collaboration de deux autres civils qui nous prêtaient une aide diurne et sporadique.

Il est exact qu'avec la complicité indulgente de M. de FRU, et à condition d'assurer la totalité du service, nous pouvions bénéficier d'une semaine de "fausse perm" par mois.

Nous disposions à cet effet d'un tampon du 31ème R.A. que nous enjolivions d'une signature illisible, et de la bénédiction d'un certain Médecin Major baptisé "Jean MAYEN", du nom de cette station de l'extrême Nord, connue des seuls Météorologistes. Nous devions ainsi, selon une tradition plus ou moins exacte mais que nous respections aveuglément, éviter, en cas de catastrophe, l'accusation de faux en écriture, le conseil de guerre, le bain, que sais-je encore?...

Ces arrangements fonctionnaient de génération en génération de météo, dans la plus stricte loyauté, et nous valaient, pendant nos jours et nos nuits de présence à deux, un travail harassant entre les sondages, les observations synoptiques, les tours d'horizon transmis téléphoniquement par les Gendarmeries, les émissions et réceptions radio, les codages et décodages, les cartes... j'en passe.

Je dois à la vérité de dire que SARTRE n'éprouvait pas une passion dévorante pour ces travaux. Les jours de collaboration seul avec lui n'allaient pas sans heurts. Mais la bonne humeur l'emportait toujours.

SARTRE eut pourtant son heure de triomphe: l'O.N.M. nous avait demandé avec insistance d'assurer pendant quelques jours l'écoute d'émissions expérimentales sur des longueurs d'onde inhabituelles. Il décida ex abrupto que ces essais étaient dénués de tout intérêt et qu'il n'y avait pas lieu d'en tenir compte! Chaque fois que son tour d'écoute arrivait, il notait deux ou trois chiffres, qu'il faisait suivre d'un qualificatif sans appel, du genre: "inaudible, atmo, couvert, etc" et se replongeait dans ses lectures!

Cette répétition de difficultés, toujours semblables et imaginaires, m'inquiétait quelque peu car il était évident que nous n'étions pas les seuls à l'écoute, et j'augurais mal d'une possible confrontation.

Nous atteignîmes ainsi, péniblement, la fin de ces essais. Quelques jours passèrent, et un matin le Chef de station nous fit savoir que les Hautes autorités de l'ONM avaient envoyé une note de service à leur sujet. J'envisageais en un éclair toutes les catastrophes qui allaient s'en suivre... Mais le brave M. de FRU nous fit part avec un sourire épanoui des félicitations et des remerciements qui nous étaient adressés pour - je m'en souviens - "la régularité de nos écoutes"!

Le triomphe de SARTRE fut total, immoral et indécent.

Simone de Beauvoir dit à quel point elle fut impressionnée par la tenue de bagnard de SARTRE. A cette époque en effet, et jusqu'à la guerre, la tenue réglementaire semblait avoir été conçue par quelques propagandistes antimilitaristes de bureau pour décourager les coeurs les plus vaillants! Les bandes molletières, entr'autre, étaient particulièrement spectaculaires chez SARTRE.

En tout état de cause, et ce n'est un secret pour personne, SARTRE était laid et manquait totalement d'une élégance qu'il méprisait avec ostentation - au contraire de Raymond ARON. Je crois qu'avoir été l'un et l'autre premiers de l'agrégation de philosophie constituait, pour l'extérieur, leur seul point commun.

Je me souviens que son manque de soins élémentaires nous avait même conduits à lui acheter une bouteille d'Eau de Cologne dont il usait lorsqu'il allait rejoindre Simone de Beauvoir. L'a-t-elle au moins remarqué?

Nous l'avions aperçue à plusieurs reprises, grande, belle fille, et ce couple nous paraissait d'autant plus étrange que nos discrétions réciproques nous interdisaient toute conversation à ce sujet. Quoiqu'il en soit il fallait que leur union fut totale puisqu'elle ne s'est jamais démentie.

Lorsque ses travaux météorologiques et ses promenades avec Simone de Beauvoir lui en laissaient le temps, SARTRE lisait beaucoup et très rapidement. Il était abonné à une bibliothèque à laquelle il commandait non pas des livres, mais des auteurs. Il lisait alors d'une traite toute l'oeuvre, aussi abondante fut-elle. Je suis convaincu qu'il a lu ainsi Voltaire, Proust ou Victor Hugo. Le plus extraordinaire est qu'il était capable d'en parler dans le détail. Sa mémoire prodigieuse était au service d'une très brillante intelligence et d'une facilité de synthèse étonnante.

La vie se poursuit ainsi jusqu'au départ de notre postier, renvoyé dans ses foyers, selon la formule consacrée, et à mon grand regret.

Il fut remplacé par un jeune Séminariste, pâle et légèrement boutonneux, qui alliait une foi missionnaire à un entêtement sans limite. Sa rencontre avec SARTRE ne pouvait être que ce qu'elle fut: démentielle!

Les premières conversations furent immédiatement suivies de discussions stériles, puis de prises de position définitives qui interdirent tout espoir de conciliation. Notre séminariste n'abandonna pas pour autant ce qu'il considérait comme sa mission.

Dès lors, de chacun de ses passages au Séminaire, il rapporta des quantités de brochures religieuses qu'il déposait surnoisement, jour après jour, sur la caisse servant à SARTRE de table de chevet.

Or la villa "Paulownia" qui abritait le poste et notre logement ouvrait sur un chemin qui bordait le parc du château local: le Petit Saint Symphorien, ce qui amena SARTRE, envahi et débordé par la bonne parole, à jeter rageusement par dessus le mur du château, au fur et à mesure de leur découverte, les brochures du Séminaire!

L'obstination du séminariste n'ayant d'égale que celle de SARTRE, ce fut un ballet infernal entre les réserves du Séminaire, la "caisse de chevet" et le parc du château...

Ce mouvement continu était ponctué parfois par les colères de SARTRE et les regards surnois du porteur de la bonne parole. Je n'ai jamais pu leur faire entendre raison et me suis toujours demandé ce qu'aura imaginé le châtelain, fourvoyé au fond de son parc et découvrant cet amoncellement de brochures édifiantes...

Je fus, à mon tour "renvoyé dans mes foyers", les laissant en tête à tête. J'espère que mon successeur a supporté avec calme leur antagonisme viscéral.

Mon départ fut salué par les réflexions indignées de SARTRE qui me reprocha vivement et longuement de faire partie de la première classe effectuant un an de service au lieu des dix-huit mois qui étaient son lot. Il considérait que c'était lui faire une injure personnelle!

Je ne revis SARTRE qu'une seule fois dans un avion qui nous emmenait je ne sais où. C'était déjà le "Maître", nous avions l'un et l'autre nos compagnons de route, St-Cyr, St-Symphorien étaient déjà lointains.

Il a fallu BERLAND pour raviver ces vieux souvenirs, je l'en remercie.

Le Secrétaire remercie notre camarade Emile PUET, 66 rue de Miromesnil - 75008 Paris pour cette gracieuse et si intéressante collaboration, SARTRE, comme un nombre non négligeable de nos camarades, a aussi été prisonnier de guerre au STALAG 12 D, près de Trêves, Ces neuf mois de captivité viennent d'être racontés par un de ses collègues du camp, l'Abbé Marins PERRIN dans un volume "opportuniste" publié aux Editions Jean-Pierre DELARGE "Avec SARTR^ au STALAG 12 D."(Informations PARIS-MATCH).